

Séville, Armand
Le quaterne

Vaudeville

LE QUATERNE,

VAUDEVILLE,

EN UN ACTE, EN PROSE.

Par le Citoyen (ARMAND.) SÉVILLE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique, le 3 Frimaire an IX.



A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, boulevard Saint-Martin, N°. 26, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes Artistes, et rue Meslé, N°. 25.

AN IX. (1801.)

PERSONNAGES.	ARTISTES.
DORVAL, père de Justine.	*Dumont.*
ARMAND, amant de Justine.	*Belfort.*
JUSTINE, fille de Dorval.	*Dumouchel.*
PERRONNET, jeune fat, joueur, amoureux de Justine.	*Raffile.*
FRANÇOIS, domestique de Dorval.	*Platel.*

La Scène se passe à Paris, chez Dorval; le Théâtre représente un Salon.



LE QUATERNE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.



SCENE PREMIERE.

FRANÇOIS, *seul, un ballet à la main.*

JE n'm'étonne pas, maintenant, si mon maître est si fier; il donne sa fille à l'opulent Perronnet, qui l'épouse moyennant une dot de 50,000 francs. Dam' ! c'est qu'ça vous baille un fier relief à présent, 50,000 francs ! J'vas donc danser à la nôce de mam'zelle Justine! Oui; mais j'crains ben qu'al' n'y danse pas d'bon cœur, elle ; car c'est pas c'richard qu'elle voudroit épouser. Ah! mon dieu ! que j'plains les pauvres filles qui sont comme ça génées dans l'inclination d'leux amours ; tôt ou tard, ça finit mal, et puis l'mari qu'a épousé d'force.... einh!...... y a ben des choses à dire là-dessus. J'sais ben, moi, que quand j'prendrai une compagne, j'veux qu'alle me convienne et lui convenir de d'même ; car, je le répète, ça n'va jamais ben, quand n'y en a qu'un qu'est d'accord tout seul.

Air : *De la pipe de tabac.*

Si jamais je prends une épouse,
Je veux qu'elle soit à mon goût :
Aimée, tendre, point jalouse,
Et fidelle par-dessus tout. *bis.*
A l'esprit, à la complaisance,
Qu'elle joigne aussi la candeur;
Car la beauté sans la décence,
C'est une rose sans fraîcheur. *bis.*

J'voudrois pourtant ben que l'mariage de mam'zelle Justine avec Armand s'terminisse, car ils paroissent ben s'aimer tous les deux, et je n'sis jamais pu content que quand j'vois les autres ben aises. Ils vont être malheureux, ça c'est sûr ; car le père Dorval ne veut pas en dé-

mordre, avec ses 50,000 francs...... Si j'pouvois inventer queuque stratagême en magnière d'ruse pour empêcher c't'union-là; ce s'roit ben drôle au moins! mais c'est qu'il faudroit des espèces, et je suis si loin d'posséder 50,000 f... J'fais une réflexion : si par hazard l'bonheur alloit vouloir que j'gagne un gros lot à la loterie; ce s'roit ben à propos qu'ça viendroit; oh! oui; j'y ai mis d'bons numéros, qui m'ont été donnés par la fille de not' portière; par ainsi, ça doit m'porter bonheur. V'là bentôt l'heure du tirage, j'vas savoir mon sort... C'est que j'y ai mis gros, oui da; et ce n's'roit pas trop régalant pour moi, s'il n'me sortoit pas queuqu' chose. Chacun joue son jeu; moi, j'préfère la loterie à tous les autres, c'est l'moins ruineux, car il n'y en a pas un où l'on gagne.

Air : *De la croisée.*

On perd à tous jeux, dans paris,
Au trente-un on ne peut que perdre;
On perd de même au passe-dix,
La roulette aussi nous fait perdre.
On perd sans cesse à tous ces jeux...
Mais il faut jouer dans la vie;
Perdre pour perdre, j'aime mieux
Perdre à la loterie. *bis.*

Au moins on a le tems de se reconnoître. Il n'y a que Paris où l'on puisse trouver tant de choix; c'est la seule ville qui réunisse tous les agrémens; eh ben! y a pourtant des gens qui s'plaignent, qui grondent sans cesse contre le mauvais goût, l'ignorance; est-ce que j'sais, moi?

Air : *On compteroit les diamans.*

J'entends dire que les beaux arts
Sont tombés dans la décadence;
On voit c'pendant, de toutes parts,
Des maisons pleines de Science.
A Paris, si l'on n's'instruit pas,
C'est qu'on n'en a point bonne envie;
Car on ne sauroit faire un pas,
Sans trouver une académie. *bis.*

En bavardant là tout seul, v'là mon ouvrage fini : il faut qu'j'aille voir si j'ai gagné à la loterie... Mais, v'là le citoyen Armand; diable, c'est d'bonne heure! oh! c'que c'est qu'l'amour!

SCENE II.

ARMAND, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Vous êtes ben matineux ?

ARMAND, *vivement.*

Oui, mon ami ; as tu vu Justine ? puis-je lui parler ?

FRANÇOIS.

Quel empressement ! qu'avez-vous donc ?

ARMAND, *avec feu.*

Ne sais-tu pas que Dorval a résolu d'unir aujourd'hui sa fille à Perronnet ? Ne sais-tu pas que si cet hymen se conclut, je suis le plus malheureux de tous les hommes ; que je ne puis vivre loin de l'aimable Justine ; que ma vie est attachée à son sort ?

FRANÇOIS.

J'sais ben tout ça, et s'il n'dépendoit que d'moi d'vous rendre service, allez....

ARMAND.

Eh bien ! fais que je lui parle ; instruis-là du désir que j'ai de l'entretenir ; va, mon ami, cours, ne tarde pas un seul instant.

FRANÇOIS.

J'y volle, j'y cours, monsieur Armand ! (*Il sort.*)

SCENE III.

ARMAND, *seul.*

Quel moyen de fléchir l'inexorable Dorval ! je n'en connois aucun ; je suis peu fortuné, et c'est un motif de plus pour qu'il persiste dans sa résolution. Je ne saurais cependant exister sans être l'époux de son adorable fille ; que faire ? que devenir ? Tentons un dernier effort auprès de lui. Je lui peindrai l'excès de mon ardeur, la pureté de mes sentimens, mon respect, mon amour...... Il ne sauroit résister à d'aussi pressans témoignages...... Mais je me flatte en vain ; Perronnet l'emportera ; il est riche.

Air : *Lorsque vous verrez un amant.*

C'est en vain que sur mon rival,
Je pense avoir la préférence ;

Non, le combat n'est point égal,
Il a pour lui son opulence.
Que faire, hélas! dans mon malheur?
Je ne vois aucune ressource;
Beaucoup d'amis m'ouvrent leur cœur,
Mais pas un ne m'ouvre sa bourse. *bis.*

Et c'est cependant le seul secours qui puisse me tirer d'embarras. (*il réfléchit.*) S'il se pouvoit!..... Mais je me berce d'un fol espoir. (*il tire un papier de sa poche.*) Comment fonder son bonheur sur un chiffon de papier? et même je suppose que les numéros de ce billet de loterie viennent à sortir; je l'ai trouvé, il ne m'appartient pas, et l'honneur m'engageroit à le rendre. (*il le met dans sa poche.*) Il seroit cependant bien singulier que moi, qui ne mets jamais à la loterie, j'allasse y gagner... allons, sottise que tout cela: on aime à se repaître l'imagination d'idées favorables; mais, quand le succès est aussi peu fondé... J'entends quelqu'un; c'est elle-même.

SCENE IV.

ARMAND, JUSTINE.

JUSTINE.

FRANÇOIS m'a dit que vous m'attendiez ici avec impatience; je viens savoir le motif de votre empressement.

ARMAND.

Adorable Justine! c'est aujourd'hui que votre père engage votre main: je n'ai pu voir approcher cet instant sans ressentir les plus vives alarmes, et je viens apprendre de votre bouche, le sort qui m'est réservé.

Air: *Souvent la nuit quand je sommeille.*

Excusez les justes alarmes
Du plus fidèle des amans;
Pourroit-on perdre tant de charmes,
Sans éprouver aucuns tourmens?
Je vois que le ciel me destine,
Le plus effrayant avenir;
Mais plutôt mille fois mourir
Que de vivre loin de Justine. *bis.*

Pardon, si j'ai troublé votre repos.

JUSTINE.

Mon repos! il ne m'est plus permis d'en goûter.

VAUDEVILLE.

Air : *Du chapitre second*, des Italiens.

Le sort, hélas! par sa rigueur,
Me chagrine et me désespère;
Je ne puis écouter mon cœur,
Sans désobéir à mon père.
L'un et l'autre me font la loi,
J'ignore ce que je puis faire :
Je vois réunis, contre moi,
Mon cœur, ma tendresse et mon père. *bis.*

ARMAND.

Ah! pour prévenir le malheur
De l'hymen qui vous désespère,
Ne consultez que votre cœur,
Et tâchons de fléchir un père.
Contre mon espoir, en ce jour,
Si nous avons tort d'y prétendre,
Ce n'est que la voix de l'amour
Qui doit alors se faire entendre. *bis.*

JUSTINE.

Vos craintes sont fondées. Malgré mes prières et mes pleurs, il persiste dans sa résolution, et la soumission que je lui dois, lui est garant de mon obéissance : je serai malheureuse, je le sais; mais, avant tout, je ne dois point chagriner mon père.

ARMAND.

Fatale résolution! eh, quoi! verrai-je, d'un seul coup, échouer toutes mes espérances? O, ma Justine! n'est-il pas quelque moyen...

JUSTINE.

Je n'en connois aucun. Mon père ne veut rien entendre; il fait consister le bonheur dans l'opulence, et cette seule raison le décide en faveur de Perronnet. Si vous pouviez intéresser quelques amis?

ARMAND.

Des amis! hélas! en existe-t-il dans ce siècle d'égoïsme?

Air : *De monsieur Guillaume*, du Vaudeville.

Qui peut se flatter maintenant
D'avoir un ami véritable?
L'amitié sincère, à présent,
N'est plus un sentiment durable.
On nous aime dans le bonheur,
On nous flatte, on nous caresse :
Mais, sommes-nous dans le malheur,
Aussi-tôt chacun nous délaisse. *bis.*

Si je compte sur cette ressource, mon malheur est assuré; mais, je veux voir votre père; je veux lui parler : peut-être mes larmes, mon désespoir, le toucheront-ils?

JUSTINE.

Puisse, votre démarche, avoir tout le succès que mon cœur désire!

(*Ici François entre et se met à ranger la table.*)

ARMAND.

Allons ensemble le trouver, et je ne doute pas que nous ne parvenions à le fléchir. (*Ils sortent.*)

FRANÇOIS, *les regardant aller.*

Ces pauvres enfans! moi, ça m'fend l'cœur!

SCENE V.

PERRONNET, FRANÇOIS.

PERRONNET, *grassarant.*

Vas avertir mon beau-père que je suis ici, et engage-le à conduire avec lui mon aimable future.

FRANÇOIS.

V'là qu'j'y cours. (*il revient sur ses pas.*) Dites donc, monsieur Perronnet?

PERRONNET.

Qu'est-ce que c'est?

FRANÇOIS.

V'nez-vous toujours ici dans les mêmes sentimens? là, si c'est qu'vos intentions sont toujours d'épouser mam'zelle Justine?

PERRONNET.

Plaisante question. Pense-tu que je renonce si-tôt à tant de charmes? Mais, à quoi bon cette demande? j'en suis étonné, ma pa-ole, j'en suis étonné.

FRANÇOIS.

C'est qu'voyez-vous; dam'! ça n'peut pas être autrement : elle ne vous aime guères, vot' future.

PERRONNET.

Allons, mon ami, tu voudrois me faire prendre le change; mais ça ne se peut pas, et je suis persuadé que la petite raffolle de moi. C'est peut-être pour m'éprouver ce que tu fais ici? et je gagerois que c'est par son ordre.

FRANÇOIS.

Désabusez-vous : je vous proteste qu'elle ne vous aime pas du tout, et que l'mariage que vous allez conclure, la rendra la plus malheureuse de toutes les femmes.

PERRONNET.

PERRONNET.

A d'autres, mon cher; tu vois bien que tes p-opos n'ont pas le sens commun, et que tu-aisonne comme un pé-oquet.

FRANÇOIS.

Ça, c'est juste; car j'répète ce que j'entends dire à tout moment.

PERRONNET.

Au surplus, c'est assez : vas avertir mon beau-père, dépêche.

FRANÇOIS.

Vous n'voulez pas m'croire, mais prenez-y garde; quand on épouse une femme malgré elle, souvent elle fait ben des choses malgré nous.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

De bonne foi, je vous le dis,
Vous commettez une imprudence;
Prendre un' femme sans son avis,
C'est courir un' mauvaise chance.
Hélas! que de désagrémens,
Souvent un tel hymen apprête!
Et pour parer aux accidens, *bis.*
Faut avoir une fière tête. *bis.*

PERRONNET.

Chanson, que tout cela; chanson. Vas où je te dis, impertinent, malhonnête, grossier.

(*François sort.*)

SCENE VI.

PERRONNET, *seul.*

Qu'est-ce que cet imbécille vient me conter-là? Mam'zelle Justine ne m'aime pas! j'ai mille preuves du contraire, et je sais qu'elle a bon goût. D'ailleurs, j'ai la pa-ole du père, et cela me suffit. Je pense qu'il n'apportera plus de retard à notre union, car je sèche sur pied dans l'attente de mon bonheur. Je crois, au surplus, que c'est le payer comme il faut, que de l'acheter 50,000 francs. Cette somme me gêne un peu pour le moment, mais il ne me sera pas difficile de m'en dédommager; mes spéculations sont infaillibles.

Air : *Cet arbre apporté de Provence.*

Un quart-d'heure d'académie,
Et je regagne mon argent;
J'attends à rouge une série,
Alors, sans perdre un seul instant:
A la noire aussi-tôt je place,
Et d'abord que j'ai réussi,
En avant, je mets une masse,
Et puis je fais mon pa-oli.

C'est un moyen sûr.... Voici le beau-père ; taisons-nous.

SCENE VII.

DORVAL, JUSTINE, PERRONNET.

PERRONNET, *à Dorval.*

Vous voyez, beau-père, que mon empressement justifie ma tendresse et mon ardeur ; j'espère que ce jour les verra l'un et l'autre couronnées.

DORVAL.

Tout est disposé pour cet effet, et j'attends ici le notaire, afin de dresser le contrat.

PERRONNET, *à Justine.*

Eh bien ! charmante future, vous ne dites rien ! Ce jour vous donneroit-il quelqu'app-éhension ? Rassurez-vous ; je sais les égards que l'on doit à la beauté.

DORVAL, *à Justine.*

Allons, ma fille, prenez un air plus libre : de la gaîté ; il en faut la veille d'une nôce.

JUSTINE.

Mon père......

PERRONNET.

Mon ardeur et mes sentimens vous répondent du bonheur sur lequel vous avez droit de compter.... En vé-ité, vous êtes ado-able. sur mon honneur.....Mais, pourquoi cet air triste ? Auriez-vous quelques chagrins ? Vous répandez l'allarme dans mon cœur : cet hymen vous causeroit-il des craintes ?

JUSTINE, *tristement.*

J'obéis, sans murmurer, aux volontés de mon père.

DORVAL, *à Perronnet.*

Ah ! ce n'est rien ; un reste de timidité....un certain embarras causé par certains doutes.... enfin, vous m'entendez.....

PERRONNET.

Oui, oui; grande jeunesse. (*à Justine.*) Loin de vous toute terreur, ma charmante; ne songeons qu'aux délicieux instans dont nous allons jouir, au sein des plaisirs et de l'amour. Je vous réponds que vous n'aurez pas le loisir de vous ennuyer un seul moment. Toujours dans les fêtes et les amusemens; je suis comme cela, moi: je dis qu'il faut profiter du bel âge, et je vous donne ma parole que je sais m'amuser. Les années, avec moi, s'écoulent comme des heures: sans cesse aux bals, aux spectacles, aux concerts, dans les meilleures sociétés; enfin, tout ce qui peut contribuer à rendre la vie agréable, vous le trouverez chez moi: il faut avouer que Paris est le seul endroit où il soit permis de vivre; je ne connois pas de séjour plus délicieux.

Air: *Enfant chéri des Dames.*

Oui, l'amour et les graces,
Ont leur temple à Paris,
Et l'on voit sur leurs traces,
Les plaisirs et les ris.
Oui, dans ce charmant pays,
On trouve sur leurs traces,
Les plaisirs et les ris. *ter.*

Tout plaît, dans cette heureuse ville,
Tout nous enchante tour à tour;
Non, il n'est pas de plus charmant azile,
Existe-t-il un plus brillant séjour?
A chaque pas, dans cette ville,
On trouve les jeux et l'amour. } *ter.*
Et l'âme satisfaite,
A tout moment répète:
Oui, cette ville est un charmant séjour.

Car l'amour et les graces,
Ont leur temple à Paris,
Et l'on voit sur leurs traces,
Les plaisirs et les ris, etc.

MINEUR.

On vante, du village,
Les attraits innocens;
Mais ce faible avantage,
Ne séduit pas mes sens. } *ter.*

Ces timides bergè-es
Vous plairoient-elles mieux
Que ces nymphes légè-es,
Que l'on voit en ces lieux. *bis.*
Non, non, rien ne peut plaire comme ces lieux.

Car l'amour et les graces, etc.

JUSTINE.

Ce tableau manque de vérité.

Air : *J'ai vu par-tout dans mes voyages.*

Ah ! n'insistez pas davantage,
Combien vous êtes dans l'erreur !
Loin du fracas, c'est au village,
Qu'on peut rencontrer le bonheur. *bis.*
Pour vivre heureux dans leur azile,
Pour connoître l'emploi du tems ;
Bien des citoyens de la ville,
Vont consulter l'homme des champs. *bis.*

Oui, monsieur, je préfère aux plaisirs brillans de la ville, cette simplicité, douce et tranquille, que l'on ne trouve qu'aux champs, et si j'étois libre de former des vœux, ce seroit à la campagne que je voudrois vivre.

PERRONNET.

Si tel est votre désir, il vous sera libre de le satisfaire ; je ne prétends point contra-ier vos inclinations ; mais j'ose me flatter que quand vous aurez une fois goûté les agrémens de la capitale, vous ne voudrez plus la quitter : qu'en pensez-vous, mon cher beau-père ?

DORVAL.

Je pense comme vous, et je n'attribue qu'à son innocente timidité, ce goût champêtre, qu'elle prétend conserver.... Ah ça, le notaire va se rendre ici, et je pense que vous ne voulez pas remettre à un autre moment pour terminer.

PERRONNET.

Non, certainement ! je vous entends très-bien, et dans une heure, je serai de retour avec la dot. Trop foible gage, sans doute ; puisqu'il me met en possession d'un trésor mille fois préfé-able. (*à Justine.*) Adieu, belle Justine ; adieu beauté enchante-esse, divinité de mes sens ! adieu. Ne vous impatientez pas ; je reviens à l'instant.

(*Il lui baise la main et sort.*)

SCENE VIII.

DORVAL, JUSTINE.

JUSTINE.

OH ! mon père, vous voulez donc le malheur de votre fille ? Je ne puis souffrir la legèreté de Perronnet ; non, jamais je ne m'habituerai à ses manières.

DORVAL, *avec bonté.*

Je sais ce que je fais, ma fille; fiez-vous à mon expérience ; je connais Perronnet, sa famille, sa fortune, et si j'exige de lui la somme de 50.000 francs, c'est par excès de prévoyance pour vous, mon enfant. La fortune peut devenir contraire ; un jeune homme est sujet à des erreurs : enfin, on ne sait ce qui peut arriver. Dans tous les cas, cette somme, que j'emploierai utilement dans mon commerce, et qui fructifiera, je l'espère, deviendroit une ressource contre l'adversité, et c'est alors que vous béniriez ma prudence. Au reste, Perronnet est aimable, il vous aime beaucoup, et je ne doute pas que vous ne soyez heureuse avec lui.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Cet hymen, que tu parois craindre,
Je pense, fera ton bonheur :
Je suis bien loin de te contraindre;
Mon enfant, tu connois mon cœur.
Mais ce n'est qu'au sein de l'aisance,
Que l'âme satisfait ses vœux ;
Et sous le toit de l'indigence,
Rarement on voit des heureux. *bis.*

JUSTINE.

Ah ! de grace, suspendez encore quelque tems ce funeste mariage, je vous en supplie.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS. ARMAND, *qui est entré sur la fin de la scène.*

ARMAND.

JE joins mes prières aux siennes : ne terminez pas aussi promptement cette alliance ; ne déchirez pas deux cœurs qui n'ont jamais cessé de vous aimer, de vous chérir,

et qui jurent de conserver, jusqu'à la mort, les mêmes sentimens.

DORVAL, *à part.*

Je vois qu'il faut ici de la fermeté. (*à Armand.*) Je suis étonné, monsieur, de l'opposition que vous mettez à l'exécution de mes volontés : ne suis-je pas libre de disposer de la main de ma fille ?

ARMAND.

Pardon, mille fois, de mon ardeur indiscrète ; mais, outre l'amour le plus vif dont je brûle depuis long-tems pour votre aimable fille, je crains que vous ne vous engagiez imprudemment, en la donnant à Perronnet. Parmi plusieurs excès auxquels il s'abandonne, le jeu est celui qu'on lui reproche particulièrement, et jugez vous-même si votre fille peut espérer d'être heureuse : je vous avoue que je supporterois plus volontiers la disgrace d'être séparé d'elle éternellement, que de la voir passer en des mains étrangères, pour devenir la proie d'une misère inévitable, suite toujours infaillible d'une profession aussi funeste.

DORVAL.

Comment! ce que vous me dites-là, me surprend, s'il en étoit ainsi.... Mais comme je ne m'arrête point aux apparences, je veux approfondir avant que de juger. Suivez-moi, ma fille, et croyez que ma prudence saura vous préserver des chagrins que vous paroissez craindre.

(*Ils sortent.*)

SCENE X.

ARMAND, *seul.*

SI cette considération peut arrêter la conclusion de ce mariage, j'espère qu'il me sera possible de fléchir le père de ma Justine, et de le décider en ma faveur ; je ne négligerai rien pour y parvenir.

Air : *de Paësiello ;* Rondeau de Tulipano.

Ah ! je sens d'avance
Que cette espérance
Calme la souffrance
Qu'éprouve mon cœur :
Sans délicatesse,
Mon rival s'empresse,
Et de ma maitresse,
Feroit le malheur.

Amour, daigne entendre
Le cœur le plus tendre;
C'est à toi de rendre
Deux amans heureux. } *ter.*

Pour fléchir un père
Qui nous est contraire,
En toi seul j'espere,
Exauce mes vœux. } *ter.*

Amour, daigne entendre
Le cœur le plus tendre.

SCENE XI.

ARMAND, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *accourant, un petit papier à la main.*

V'LA la liste, v'là la liste. C'est ben dommage que je n'sache pas....; mais, v'là monsieur Armand, qui va m'dire ça tout d'suite... J'aurois un p'tit service à vous demander.

ARMAND.

Qu'est-ce que c'est, mon ami? parle.

FRANÇOIS.

T'nez, c'est que j'vas vous dire, j'ai mis à la loterie...

ARMAND.

Ah! tiens, ça me fait souvenir...

FRANCOIS.

J'ai donc, comme j'vous dis, mis à la loterie, et comme c'est aujourd'hui l'tirage, j'viens d'aller chercher la liste, et comme je n'sais pas lire dans l'arismétique, j'voudrois qu'vous m'disiez comme ça les numéros qui sont sus c'te liste, pour voir s'il n'y en a pas queuques-uns qui se ressemblent avec ceux qui sont sur mon billet. Oh! ceux-là, j'les sais par cœur.

ARMAND.

N'est-ce que, cela, mon ami? donne. (*il prend la liste et la regarde avec émotion*) Ciel! est-il possible? dois-je en croire mes yeux?

FRANÇOIS.

Mais, il est fou! Qu'est-ce donc qu'vous avez?

ARMAND.

Ah! mon ami, est-ce bien-là la liste?

FRANÇOIS.

Pardi! j'crois ben, c'est l'bureau qui m'la donnée lui-même.

ARMAND, *avec transport.*

Eh bien ! tiens, regardes ; vois-tu ces quatre numéros ?

FRANÇOIS, *à part.*

C'est fini, il a perdu la tête. (*haut.*) Mais, vous savez ben que j'n'y connois qu'du noir et du blanc ; dites-moi donc les numéros qui sont là-dessus.

ARMAND, *se remettant.*

Volontiers. Ecoute : il y a d'abord le 15.

FRANÇOIS.

Le 15 : bon ! En suite ?

ARMAND.

Le 40.

FRANÇOIS.

Eh ben ! en voilà déjà deux : le 15, le 40 ; après ?

ARMAND.

Le 48.

FRANÇOIS.

Parlez-vous sérieusement ? le 15, le 40, le 48 !

ARMAND.

Les voilà bien tous les trois, ainsi que le 32 et le...

FRANÇOIS, *hors de lui.*

Ah ! mon dieu ! le 32 encore ! ça fait quatre, monsieur Armand ; ça fait quatre ! N'm'en dites pas davantage ; je sens que j'me trouverois mal. (*Il reste tout interdit.*)

ARMAND.

Mais, qu'est-ce que cela veut dire ? qu'as-tu donc ?

FRANÇOIS.

Ce que j'ai ? Ah ! je n'en peux plus !

Air : *Des fraises.*

Ah ! pardonnez-moi, si je
Reste-là comme un terme ;
Mais, voyez-vous ben, c'est que
Je m'apperçois que j'ai le...

ARMAND.

Quoi donc ?

FRANÇOIS.

Quaterne, quaterne, quaterne.

ARMAND.

Dis-tu vrai ?

FRANÇOIS.

Pargué ! t'nez, voyez plutôt. (*il va pour chercher dans sa poche, mais il s'arrête et dit à Armand.*) Mais quel est le cinquième numéro ? Il y a peut-être un quine ?

ARMAND.

C'est le 69.

FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Oh ! ben, il n'y a qu'un quaterne. (*il cherche dans toutes ses poches, et s'effraye par mesure.*) Mais !... oui, c'est ben le quaterne.... où est-il donc ?... Mon dieu !... est-ce que j'l'aurois perdu ?... J'ai pourtant ben gagné le quaterne.... C'est fini, j'ne l'ai plus; j'l'ai perdu !

(*Il sort en courant et désespéré.*)

SCENE XII.

ARMAND, *seul.*

JE ne conçois rien à tout cela.... il faut qu'il ait perdu la tête....moi-même, je ne puis revenir de mon étonnement. (*il tire un papier de sa poche et l'examine.*) Voilà bien le quaterne sur ce billet... ah ! je crois deviner. Je gage que ce même billet est celui de François : je l'ai en effet trouvé, à quelques pas d'ici. Je veux éclaircir ce mystère, et le lui rendre, s'il lui appartient en effet.... Le voilà riche tout à coup ! Voyons : extraits, ambes; ces deux chances ne sont point jouées... Ternes à un franc ! quaterne aussi à un franc ! il se trouve possesseur d'une somme considérable, à peu près 100,000 francs... Hélas ! la moitié de cette somme me rendroit le plus fortuné de tous les hommes... Le voici, je vais savoir à quoi m'en tenir.

SCENE XIII.

ARMAND, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *pleurant.*

V'LA donc mon bonheur envollé tout d'un coup.

ARMAND.

Qu'as-tu donc ? mon pauvre François ? tu ès bien triste !

FRANÇOIS.

Hélas ! je suis ben malheureux, allez ! Vous savez ben qu'tout-à-l'heure j'vous disois que j'avois l'quaterne.

ARMAND.

Eh bien !

FRANÇOIS.

Eh ben ! j'ne l'ai pus.

ARMAND.

Comment cela ? tu t'ès donc trompé ?

FRANÇOIS.

Eh ! non. pas du tout : j'ai ben gagné l'quaterne, mais j'ai perdu l'billet sur quoi il étoit, qui m'avoit coute six francs encore ! n'est-ce-ti pas avoir du guignon ?

ARMAND.

En effet, tu as raison de te plaindre ; mais il ne faut pas ainsi te désespérer ; le mal n'est pas sans remède, et tiens, je connois justement quelqu'un qui a trouvé un billet de loterie tout proche d'ici ; c'est peut-être le tien.

FRANÇOIS, *transporté.*

Oh ! oui ; c'est l'mien ! c'est sûr. D'ailleurs, il est ben r'connoissable, car j'ai fait derrière une grande croix rouge, à celle fin d'indiquer qu'il étoit à moi.

ARMAND, *après avoir examiné le billet, le lui remet tranquillement.*

En ce cas, mon ami, voilà ce qui t'appartient...

FRANÇOIS, *ivre de joie.*

Quoi ! mais.... Oh ! oui, c'est ben-là lui, et c'est vous qui l'avez trouvé ! Je rends grace au ciel qu'il soit tombé en d'aussi bonnes mains ; car dans toute autre, le quaterne auroit ben été flambé pour moi.

ARMAND.

Pourquoi cela ? n'est-ce pas une chose toute naturelle que de te rendre ce qui t'appartient.

FRANÇOIS.

C'est qu'il est rare de trouver des gens qui trouvent ça naturel.

Air : *Réveillez-vous belle endormie.*

Je n'trouve pas étonnant de rendre
Ce qui ne nous appartient pas ;
Mais c'est qu'j'ai vu tant de gens prendre,
Et qui pourtant ne rendent pas.

Mais je ne veux point vous l'céder en générosité ; j'ai un cœur tout comme vous, et j'prétends que c'lui d'qui j'tiens ma fortune, la partage avec moi : ainsi, n'me r'fusez pas la moitié de ce lot, et croyez qu'en vous l'offrant, j'ai peut-être pus de satisfaction qu'vous, à l'accepter.

ARMAND.

Ta générosité t'emporte trop loin, mon ami, je ne veux point profiter.

FRANÇOIS, *avec sentiment.*

Votre ami.... Ah ! si réellement j'l'étois, vous n'me r'fuseriez pas comme vous l'faites, et vous n'me priveriez pas du plaisir que j'ai, pour la première fois, d'obliger

un honnête homme. Votre ami ! Oh ! non.... jamais personne, comme vous, n'm'a fait sentir l'malheur de ma condition..... Allez, allez, pour n'être qu'un pauvre François, j'ai peut-être autant d'sentiment qu'un gros monsieur, et je n'oublierai jamais l'chagrin qu'vous m'faites aujourd'hui... j'sis fâché à présent d'avoir gagné, puisque ça n'me sert à rien. (*Il s'essuye les yeux.*)

ARMAND.

Généreux François ! mon ami...

FRANÇOIS, *joyeusement.*

Allons, pas vrai, qu'vous acceptez ! à la bonne heure ! J'savois ben que vous n'me refuseriez pas absolument : t'nez, t'nez, v'là l'billet ; j'vous charge d'en toucher le produit, et vous m'remettrez le surplus de 50.000 francs ; là, vous m'entendez bien. (*Il saute de joie.*)

ARMAND.

Comment résister à d'aussi pressans témoignages ! Oui, mon ami, j'accepte ton offre obligeante, mais à une condition : ce n'est qu'un emprunt que je te fais ; je te rendrai cette somme un jour, et jusqu'à ce tems, je t'en paierai les intérêts.

FRANÇOIS.

Les intérêts ! .... Est-ce que vous m'prenez pour un LOMBARD ?

Air : *A moins que dans ce monastère.*

Vous rembourserez cette somme
Quand vous voudrez, ça m'est égal ;
Mais obliger un galant homme,
Voilà pour moi le principal. *bis.*
Les intérêts.... c'est d'tout' justice
Que j'les paie, vous conviendrez,
Puisque c'est vous qui m'procurez
Le plaisir d'vous rendre service. *bis.*

ARMAND.

Un des motifs qui me fait accepter cette somme, est l'espérance que j'ai de parvenir à fléchir le père de ma chère Justine, et d'obtenir sa main. Combien ne te devrai-je point, si je vois mes espérances se réaliser ?

FRANÇOIS.

Bon, bon ; en voilà assez. T'nez, justement v'là monsieur Dorval, faites vos p'tites affaires. Oh ! j'vous défie ben d'être plus content qu'moi. (*Il sort.*)

SCENE XIV.

ARMAND, DORVAL.

DORVAL.

JE pensois trouver ici Perronnet.

ARMAND.

Vous n'abandonnez donc pas le dessein de lui donner votre fille ? auriez-vous cette cruauté ?

DORVAL.

Mais, enfin, je ne vois rien que de juste en cela. Il l'aime, il est riche, il me convient, pourquoi la lui refuserais-je ?

ARMAND.

Oui, je vous le répète ; votre fille sera malheureuse : je l'adore depuis long-tems, et si j'osois me flatter, je pourrois croire qu'elle ne dédaigne pas mes vœux ; ce n'est qu'une entière soumission à vos ordres qui l'empêche de s'opposer à ce mariage.

DORVAL.

Eh ! pensez-vous qu'elle seroit plus heureuse avec un homme qui n'a rien ?

ARMAND.

J'ai tout, si vous le désirez. Un fortuné hazard me met en possession d'une somme assez considérable, et je me trouve à même de vous offrir les 50,000 francs que vous donnoit Perronnet.

DORVAL.

Je suis charmé, mon cher Armand, que la fortune vous soit plus favorable ; je désirerois, de tout mon cœur, vous rendre heureux ; mais, ma parole est engagée, je ne puis...

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, JUSTINE.

ARMAND, *à Justine, qui entre.*

VENEZ vous joindre à moi, mademoiselle ; venez fléchir votre père.

JUSTINE.

Ah ! mon père, si vous aimez encore votre fille, retardez, de grace, un hymen que je ne puis envisager sans terreur.

DORVAL.

Je ne puis rien faire sans avoir au moins vu celui à qui j'ai donné ma parole.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS ET PERRONNET.

FRANÇOIS, *accourant.*

V'LA l'prétendu qui vient : il a l'air ben triste ; il faut qu'il lui soit arrivé queuqu' malheur.

PERRONNET, *consterné.*

Ah ! mon cher, vous voyez l'homme le plus infortuné de la terre !

DORVAL.

Que vous est-il donc arrivé ?

PERRONNET.

Faut-il qu'un accident fatal détruise les plus jolis projets que j'aie jamais formés ! je ne l'aurois jamais prévu, ma pa-ole.

DORVAL.

Encore, instruisez-nous du malheur qui vous est arrivé.

PERRONNET.

Je n'aurai jamais assez de force pour vous le rapporter ; vous savez bien que je suis allé chercher chez moi les cinquante mille francs en question.

DORVAL.

Eh bien ! vous les auroit-on volés ?

PERRONNET.

Bien pis que tout cela ! ah ! je suis anéanti, atter-é, confondu !

Air : *Femmes voulez-vous éprouver.*

J'accourois ici, cher Dorval,
De mon bonheur l'âme remplie,
Lorsque par un destin fatal,
J'entre dans une académie.
Au jeu, je m'arrête un moment,
Ne prévoyant point ma défaite :
Hélas ! j'ai, dans un seul instant,
Perdu ma dot à la roulette. *bis.*

FRANÇOIS, *aux deux amans.*

V'là une aventure qui n'nuira pas au succès de vot' amour.

DORVAL, *à Perronnet.*

Eh ! qu'aviez-vous besoin d'y aller, à la roulette ? Voilà donc mes doutes éclaircis !

PERRONNET.

On ne peut fuir son sort; que voulez-vous? mais le coup qui m'enlève ma fortune, peut me la rendre de même, et si vous voulez attendre quelques jours....

DORVAL, *indigné.*

Allez, monsieur, je suis charmé que cet événement me mette à même de connoître votre caractère. C'étoit donc à un joueur que j'allois donner ma fille! Je rends grace au ciel d'avoir arrêté mes pas au bord de l'abime. Retournez, monsieur, dans ces sociétés dont vous faites vos délices, et n'espérez jamais de rentrer dans la mienne.

PERRONNET.

Vous prenez cela bien sérieusement, je ne vous croyois point ennemi de la petite partie!.... Il faut donc renoncer au bonheur de posséder l'ado-able Justine! Comment exister après un tel malheur! (*à Justine.*) Je suis dé--espéré, mademoiselle, de ce fâcheux contre-tems; j'emporte dans mon cœur le trait fatal que vos yeux y ont lancé, et je ne doute pas que mon désespoir ne hâte le terme d'une vie qui vous étoit entièrement consacrée.

Air : *Du Jockey.*

Faut-il qu'un coup funeste, hélas!
Me ravisse toute espérance;
Le spectacle de tant d'appas
Augmente encore ma soulfrance.
De ce moment plein de douleur,
Perdons, s'il se peut, la mémoire....
La rouge a causé mon malheur,
Je vais me venger sur la noire. *bis.*

(*Il sort.*)

SCENE XVII ET DERNIÈRE.

DORVAL, ARMAND, JUSTINE, FRANÇOIS.

DORVAL, *à Justine.*

JE veux, mon enfant, réparer mon erreur, et je ne doute pas que cette fois, je n'entre dans tes intentions.

JUSTINE.

Vous me trouverez toujours prête à vous obéir.

DORVAL.

Tu n'auras peut-être pas beaucoup de peine, cette fois?

ARMAND, *à Dorval.*

M'est-il permis d'interpréter vos discours en ma faveur?

DORVAL.

Oui, mon ami, je vous crois digne du bonheur que je vous destine; vous serez l'époux de ma fille.

ARMAND.

Vous mettez le comble à mes vœux. O ma chère Justine!

DORVAL, *à Justine.*

Eh bien! ma fille, ce parti te convient-il mieux?

JUSTINE, *avec naïveté.*

Mon père!.. toujours soumise à vos ordres, mon bonheur est de les exécuter.

FRANÇOIS.

Moi, j'sis content qu'ça s'arrange comme ça; v'là c'que j'désirois.

DORVAL, *à Armand.*

Apprenez-moi donc maintenant comment s'est opéré ce changement subit dans votre fortune?

ARMAND, *montrant François.*

Voilà celui auquel je suis redevable de mon bonheur: c'est lui qui me dote.

DORVAL, *à François.*

Comment! je ne te croyois pas si riche. Il y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas.

ARMAND, *lui donnant le billet et la liste.*

Voilà qui vous mettra au fait.

DORVAL, *après avoir examiné.*

Diable! un quaterne!

ARMAND.

Oui, un quaterne. Il appartient à Francois; mais il n'a pas voulu jouir seul des bienfaits que la fortune lui dispense, et m'a forcé d'accepter cinquante mille francs.

JUSTINE.

Un pareil désintéressement n'est pas commun:

FRANCOIS.

Oui! mais il ne vous dit pas tout: il n'vous dit pas qu'j'avois perdu mon billet de loterie, et qu'il l'a trouvé: il n'vous dit pas qu'il m'la rendu aussi-tôt qu'il a su qu'il m'appartenoit: non, il n'vous dit pas tout ça, lui. Moi j'ai cru tout naturel de partager ma fortune avec celui qui m'la donnoit; car convenez qu's'il fût tombé en d'autres mains, j'aurois ben pu dire adieu au gros lot.

DORVAL.

Je suis enchanté d'un événement qui contribue à notre félicité commune, et je vais tout disposer pour célébrer votre mariage: déjà le notaire va se rendre ici, avec le contrat, il n'y aura que les noms à changer.

JUSTINE.

J'espère que le bon ami François voudra bien être de la nôce ?

ARMAND.

J'espère bien qu'il ne nous quittera jamais.

FRANÇOIS.

Oh ! n'y a pas d'risque ! je ne vous aurois pas quitté, quand bien même j'n'aurois pas eu de quaterne. Eh ben ! ça n'change rien. C'n'est pas qu'dans l'monde, à présent, je manquerois d'amis, mais j'dis qu'les anciens valent ben les nouveaux, et qu'ce serait peut-être ben mon quaterne qu'ils aimeroient plutôt que moi.

Air : *Si Dorilas contre les femmes.*

Oui, je crois ben que dans le monde,
Je ne s'rois pas seul à présent;
D'amis, toujours la foule abonde,
Tant qu'on ne manque pas d'argent. *bis.*
Moi, je croirois à leur caresse !
Non, non; Francois n'est pas si sot.
J'sais ben qu's'ils avoient d'la tendresse;
C's'roit moins pour moi, qu'pour mon gros lot. *bis.*

DORVAL.

De cet arrangement, je pense,
Que vous êtes tous satisfaits ?

JUSTINE.

Ah ! mon père, votre clémence
Met le comble à tous mes souhaits. *bis.*

ARMAND.

D'un amour constant et sincère,
Je recevrai le prix... bientôt :
Le sort, dans cette heureuse affaire,
Me donne le plus joli lot. *bis.*

JUSTINE, *au public.*

L'Auteur m'a dit en confidence,
(N'allez pas trahir mes secrets)
Qu'il comptoit sur votre indulgence,
Pour favoriser ses essais. *bis.*
Si quelque bruit d'heureux présage,
Se faisoit entendre... aussi-tôt,
Assuré de votre suffrage,
Il seroit content de son lot. *bis.*

FIN.


NO OF COPIES 1
DATE ORDERED JAN. 24/73
ORIG.
2 2 1973
PRICE Po.1.50
1801
CAT NO./ITEM NO 72/219/308
DATE PROCESSED
NO. OF PIECES
COST
NIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
RDER DEPT., TORONTO 5, ONTARIO, CANADA.

